

Le grain tombé entre les meules
ou
La vie d'exil de Soljénitsyne en Occident

La publication à Paris de *L'archipel du Goulag*, le 28 décembre 1973, précipita le destin de Soljénitsyne : arrêté, il fut déchu de sa citoyenneté et expulsé le 13 février 1974. Celui qui avait polémique contre le dissident Andreï Sakharov et sa défense exclusive du droit à l'émigration se retrouvait en exil.

« Un grain tombé », ainsi se sent-il. Lui, dont la vie était subordonnée à l'œuvre, organisée, minutée autour de son travail d'écrivain, était plongé dans un Occident inconnu où mille sollicitations menaçaient de l'en détourner. On le pressait de donner des interviews, d'accepter des invitations, d'aider des associations... Il n'avait plus rien à dire, se défendait-il devant les journalistes dès son arrivée.

Il était pourtant de sa responsabilité d'écrivain, telle qu'il la définit dans son discours de remise du prix Nobel qui put finalement avoir lieu en décembre 1974 à Stockholm, de se lever malgré tout de sa table de travail pour aller de-ci de-là prendre la parole. Si l'écrivain n'est pas responsable du monde, il l'est de ses mots, qu'il ne doit pas abandonner aux « pouvoirs mercenaires du verbe » qui ont tôt fait de les constituer en idéologie et d'y soumettre le réel. Cette responsabilité « oblige l'artiste à ne pas se séparer¹ » de la société. Le combattant politique prit ponctuellement le dessus : il fallait prolonger la force d'explosion de *L'archipel du Goulag* qui, vendu à des millions d'exemplaires dans le monde, dessillait les yeux de nombreux lecteurs sur la réalité de la « super-puissance » soviétique. Il fallait faire comprendre que partout où les communistes accédaient au pouvoir, comme ce serait le cas au Viêt-Nam et au Cambodge en 1975, ils installaient un régime proche de celui en vigueur en Russie, dont les peuples seraient les premières victimes. Alors que de nombreux intellectuels voulaient encore distinguer le stalinisme coupable du communisme léniniste souhaitable, Soljénitsyne insista sur le fait qu'il n'y avait pas de différence de nature entre eux, et que le premier était un enfant légitime du second.

Soljénitsyne était toutefois moins subtil dans ses entretiens et discours que dans son œuvre. Sa « bonne grosse vérité » débordant des catégories usuelles des Occidentaux,

¹ Discours du Nobel publié in *Les droits de l'écrivain*, Le Seuil, coll. « Points », 1972.

assénée avec « une maladresse d'ours² », autant qu'elle conquiert des auditeurs en irrita d'autres quand, par exemple, il brandit l'épouvantail du totalitarisme devant le soulèvement populaire de la révolution, dite des Œillets, au Portugal, ou qu'il reprocha aux Occidentaux de s'être alliés avec Staline pour combattre Hitler (ils auraient dû combattre les deux). On le croyait social-démocrate, admirateur inconditionnel du « monde libre », on le découvrit critique du Progrès, et chrétien à l'ancienne, au sens où il croyait en un Dieu qui intervenait dans nos vies. Parce qu'il appelait à plus de fermeté vis-à-vis de l'URSS, il fut accusé d'être un fauteur de guerre. Le hiatus entre Soljénitsyne et ceux qu'il appelait « les humanistes », qui le défendaient quand il était en URSS, éclata lorsqu'il fut invité à prononcer un discours devant les étudiants de Harvard, le 8 juin 1978. Alors que le discours politique ordinaire divisait le monde entier en trois, « l'Ouest », « l'Est » et « le Tiers-Monde », il évoqua « un monde éclaté » en civilisations « d'égale valeur », qu'il ne fallait pas juger selon « leur degré d'avancement sur la voie de la conformité au modèle occidental³ ». Ni ennemi ni tributaire de l'Occident, il posait sur lui un regard simplement étranger, inhabituel, voyant dans l'amour du confort et un usage licencieux de la liberté une cause de son déclin spirituel, et un danger pour lui, car comment se défendre si l'on manque de courage, spirituel aussi bien que physique ?

Le discours de Harvard fut la dernière grande intervention publique de Soljénitsyne dans cette première période tumultueuse de sa vie d'exilé, grain tombé « entre les meules ». En une image saisissante, Soljénitsyne compare la force de broyage des bouches innombrables de l'opinion – à une époque qui ne connaissait encore internet ni réseaux sociaux – à celle de la propagande d'un Etat policier, et montre qu'elles peuvent travailler de concert, parfois très concrètement. En effet, certains faux fabriqués par le KGB, la police politique soviétique, comme une dénonciation attribuée à l'écrivain, étaient utilisés par des adversaires occidentaux ou issus de l'émigration russe (dont d'anciens alliés), parfois dans l'ignorance de leur provenance, parfois cyniquement. Alors, dans ces *Esquisses d'exil*, sous-titre du *Grain tombé entre les meules*, Soljénitsyne doit redevenir ce qu'il était dans *Le chêne et le veau*, esquisses de sa vie littéraire en URSS : un stratège.

Refusant d'obéir aux injonctions et de disperser sa défense dans des publications qu'il ne contrôle pas, et lui sont parfois hostiles (en 1985, une campagne de presse

² Selon les mots du père Alexandre Schmemmann, dont on peut lire dans le *Journal (1973-1983)*, publié aux éditions des Syrtes, Paris, 2009, un remarquable portrait de l'écrivain qu'il rencontra en 1974.

³ Soljénitsyne, *Le déclin du courage* (discours de Harvard), Paris, Le Seuil, 1978, réédité aux *Belles Lettres*, 2014.

américaine l'accuse d'antisémitisme), c'est dans son œuvre qu'il répond. Par l'écriture, il unifie la multitude des voix qui s'élèvent contre lui, qu'elles le jugent, le calomnient ou colportent la rumeur ; elles semblent alors, bien qu'issues de sources différentes, se déverser dans un même flot de haine, de mauvaise foi ou, pour le moins, d'incompréhension à son égard. Sa méthode est de citer largement, avec ses commentaires, les articles dont les accusations juxtaposées s'annuleront les unes les autres. La peur constante de ne pas être compris l'incite également à vouloir dissiper les malentendus et à justifier ses choix. Difficile pour celui qui s'est senti « la seule voix, criant à pleine gorge la douleur de millions de victimes⁴ » et qui est tenté de rester la voix unique de la Russie, de se voir critiqué ! En incorporant les remous de l'actualité dans le temps long de l'écriture, il ordonne une réalité effrayante, à laquelle la vie soviétique ne l'avait pas préparé, et lui donne sens. Mais puisque la politique est une réponse aux circonstances, de son œuvre il détache parfois un chapitre, ainsi celui intitulé « A travers la pestilence », qu'il publie dès 1979 pour contrer les sous-mains du KGB.

Croire que l'exil de Soljénitsyne en Occident, d'abord en Suisse puis, à partir de 1976, aux Etats-Unis, ne serait fait que de polémiques et de querelles serait toutefois une erreur – celles-ci sont la basse continue d'une vie en retrait, dans la forêt du Vermont, consacrée au second pan de son œuvre : l'histoire de la Révolution russe, *La Roue rouge*, commencée en 1969 en URSS. Du point de vue de l'œuvre, l'exil fut un double bienfait. Il pouvait travailler en paix, dans des conditions matérielles dont il n'aurait pu rêver en URSS, sans avoir à cacher ses manuscrits, sans peur de la police. Surtout, il put rassembler un matériau d'une grande richesse : les émigrés et leurs descendants à qui il lança un appel lui envoyèrent journaux et mémoires ; il rencontra des témoins de la période révolutionnaire ; il découvrit la richesse des fonds d'archives américains, en particulier celui de la fondation Hoover, en Californie, où il passa tout l'été 1976. Ce travail bouleversa sa vision de la révolution russe, et en conséquence, *La Roue rouge*.

L'étudiant soviétique avait appris que la révolution de Février, celle qui avait provoqué l'abdication du tsar, n'était que le prélude bourgeois à la vraie révolution, celle du prolétariat mené par l'avant-garde bolchévique, qui avait eu lieu en octobre 1917. Il découvrait maintenant que tout s'était joué en février 1917, quand le peuple des villes se souleva et que les soldats désertèrent le front ; mais qu'à l'étude, celle-ci n'était pas aussi

⁴ Alexandre Soljénitsyne, *Le grain tombé entre les meules, 1979-1994*, tome 2, Paris, Fayard, p.75

bonne que le pensait la plupart des dissidents, elle révélait la médiocrité d'hommes aux discours irresponsables et une époque d'anarchie croissante. Dans ces conditions, les bolchéviks s'étaient montrés simples opportunistes qui, grâce à un coup d'Etat, avaient profité de la situation chaotique créée par Février. C'est alors qu'il arriva à la conviction que toute révolution était en soi néfaste.

Il remania les premiers tomes déjà écrits de *La Roue rouge* (Août 14, déjà publié en 1972 à Paris, et *Novembre 16*), et fit glisser l'équilibre de son épopée en amont d'Octobre : il consacra rien moins que quatre tomes et deux milles pages à Février. Il scrutait les actions au ralenti d'une centaine de personnages historiques, à la recherche des possibilités qui auraient pu éviter la catastrophe révolutionnaire. Sa vie ne lui avait-elle pas montré le rôle historique que pouvait jouer un individu – quand il incarne une volonté, même silencieuse, même passive, de son peuple ? Mais Soljénitsyne connaissait la fin de l'épopée et ne pouvait que constater, impuissant, que manquaient les hommes de bonne volonté, que ceux dont l'action était efficace précipitaient la roue rouge de la catastrophe. En écrivant *La Roue rouge*, il touchait aux limites de ce que sa vie lui avait appris.

Dans le tome 2 des *Esquisses d'exil*, les années 1987-1994 occupent trois fois moins de pages que les années 1979-1987. D'une tonalité plus sombre, écrites avec moins d'allant, ces pages sont surtout consacrées à l'évolution politique de l'URSS puis de la Russie. Soljénitsyne vécut sa vie d'exil avec la certitude, formulée dès le lendemain de son expulsion, qu'il rentrerait un jour en Russie – une Russie qui ne serait plus communiste. Expulsé à cause de *L'archipel du Goulag*, il n'envisageait pas son retour avant la publication de son livre à Moscou : il fut un des derniers à l'être, en 1989, trois mois seulement avant la chute du Mur de Berlin. Soljénitsyne fut également le dernier des émigrés à qui l'on restitua sa citoyenneté, peu de temps avant la fin de l'URSS. C'est d'Amérique qu'il suivit les événements, tour à tour plein d'espoir, d'excitation même, en voyant la foule dans la rue, qu'il appelle dans son cœur à saccager la Grande Loubianka, siège du KGB, ou accablé par les mesures inconsidérées prises par le premier président de la Russie, Boris Eltsine, en qui pourtant il plaçait encore sa confiance, essayant de le convaincre lors d'une discussion téléphonique. Désireux d'agir pour son pays à un moment de son histoire où tout semble possible, étant lui-même à un sommet de popularité, il écrivit en 1990 un essai de réflexion, *Comment réaménager notre Russie ?* que les journaux russes publièrent à vingt-cinq millions d'exemplaires !

L'hiver 1993-1994, le dernier de l'exil, alors qu'il écrivait *Le problème russe à la fin du XXème siècle*, il constata, amer, qu'en quatre ans, « la Russie – était-ce tellement inattendu ? – si vite avait dégringolé dans le brigandage et la misère⁵ » et que son action individuelle n'avait plus la portée qu'elle avait eue par le passé. *L'archipel du Goulag* ne provoqua aucune prise de conscience collective, contrairement à ce qui s'était passé en Occident vingt-cinq ans plus tôt, et lui-même abandonnera assez vite l'idée d'un procès des dirigeants communistes. Mais, malgré son âge, 75 ans l'année du retour, il lui était inenvisageable de rester inactif. Après un dernier détour par l'Europe, notamment en Vendée et au Vatican, il décida de rentrer en Russie par l'Est, par la Kolyma tristement célèbre pour ses camps de travail, et de traverser longuement le pays, à la rencontre du peuple. Le savait-il, la rencontre entre l'histoire et lui était achevée.

Véronique Hallereau

⁵ *Le grain tombé entre les meules*, op. cit., p.618